



HAL
open science

Marc Parmentier , Archives du virtuel (Paris: Vrin, 2023), 14 x 20 cm, 848 p., glossaire, bibliogr., table.

Franck Varenne

► To cite this version:

Franck Varenne. Marc Parmentier , Archives du virtuel (Paris: Vrin, 2023), 14 x 20 cm, 848 p., glossaire, bibliogr., table.. Revue d'Histoire des Sciences, 2024, Tome 77 (2), pp.374-376. 10.3917/rhs.772.0374 . hal-04846388

HAL Id: hal-04846388

<https://hal.science/hal-04846388v1>

Submitted on 27 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version auteur du compte-rendu paru (en accès libre : <https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-des-sciences-2024-2-page-374?lang=fr>) dans la *Revue d'histoire des sciences*, vol. 77, n°2, juillet-décembre 2024, p. 374-375

Marc Parmentier, *Archives du virtuel* (Paris : Vrin, 2023), 14 x 20 cm, 848 p., glossaire, bibliogr., table.

Comment un terme issu du latin de la scolastique médiévale en est-il venu à qualifier aujourd'hui un « dispositif techniquement complexe produisant une illusion simple, dont le modèle est l'ordinateur » (791) ? À l'heure où le terme de « virtuel » ne cesse de se diffuser, en particulier pour servir à désigner certaines techniques informatiques de simulation, Marc Parmentier se propose de mener ici une enquête au sujet de ses sources comme de ses trajectoires, tant lexicales que conceptuelles. Cette tâche n'est pas simple. L'auteur nous met en garde : on ne doit pas s'attendre à une filiation conceptuelle linéaire dans la mesure où les problèmes que ce terme entend résoudre, les disciplines et les oppositions conceptuelles dans lesquelles il s'insère à chaque époque, changent parfois du tout ou tout. Il faut en particulier laisser une place aux contingences décisives, comme celle qui a vu certains traducteurs de la Bible, de la patristique grecque puis du *Timée*, choisir de traduire *dunamis* par *virtus* plutôt que par *potentia*. C'est cette hypothèse d'une filiation *a priori* complexe – pour le moins arborescente – qui explique que l'auteur propose plus modestement des « archives » et non une « histoire » du virtuel. En outre, comme ce lexique s'introduit durablement sous la forme d'un adjectif (virtuel) ou d'un adverbe (virtuellement), il ne faut pas seulement s'arrêter au substantif (le virtuel), intervenu très tardivement : il faut aussi et d'abord être sensible à son usage comme simple syncatégorème, usage quant à lui très ancien.

Avec de telles hypothèses de travail, il n'est guère étonnant que le travail engagé soit considérable aussi bien en termes de volume, de profondeur historique que de multiplicité des disciplines convoquées. En passant de l'Antiquité au *xxi*^e s., l'auteur circule méticuleusement entre de très nombreuses disciplines : métaphysique, théologie, psychologie (philosophie de l'âme puis de l'esprit), alchimie, théorie de la vision, optique, mécanique, mathématiques du calcul différentiel, économie, philosophie politique, philosophie morale, pédagogie, philosophie du vivant,

physique quantique, physique des particules, psychologie de la perception, philosophie de la technique, informatique, etc. *A minima*, cet ouvrage tend donc à relever d'une véritable encyclopédie historique et comparée du lexique du virtuel et des syntagmes qu'il a servi à produire, tant en théologie, en philosophie que dans les sciences et techniques. On y voit tour à tour le virtuel s'opposer à la puissance passive, à l'actuel, au matériel, au quantitatif extensif, à l'habituel, au perceptible, au réel, à l'effectif, etc., autant d'oppositions distinctes qui mettent en lumière la variété des fonctions conceptuelles ou, parfois même simplement, des emplois rhétoriques du lexique. À chaque nouvel espace intellectuel décisif parmi les dix qu'il repère, l'auteur ne se contente pas de répertorier les usages du lexique, ce qui lui est facilité, comme il le précise, par le recours aux écrits numérisés et à la recherche automatique (8-9). Il en restitue la filiation spécifique comme il s'efforce de rendre compte de l'apport conceptuel de l'insertion du syntagme nouvellement créé ou repris : ainsi, par exemple, du « tout virtuel », de la « contenance virtuelle », du « contact virtuel », de « l'image virtuelle », du « travail virtuel », du « corps virtuel » ou encore de la « réalité virtuelle ».

Même si l'auteur se défend d'être à même de produire une thèse philosophique ou historique générale au sujet du virtuel, le terme ne renvoyant selon lui à aucun concept durablement identifiable, ce travail de pistage des syntagmes, de leurs évolutions lexicales et sémantiques comme de restitution de leur cohérence locale dans chaque contexte, présente le très grand intérêt de produire nombre de perspectives renouvelées sur les histoires entremêlées de la théologie, de la philosophie et des sciences. L'auteur parvient à montrer, par exemple, la cohérence de l'emprunt décisif mais contre-intuitif que, dans un mouvement de « déspiritualisation » (496) du lexique du virtuel et de « jonction entre la notion moderne [d'image] et sa dénomination archaïque » (578), le jésuite Claude Dechaies fait au vocabulaire de l'antique théorie des espèces visibles en imposant le syntagme d'« image virtuelle » en optique géométrique, syntagme encore en usage de nos jours : les mécanistes, rejetant les espèces intentionnelles et donc avec elles le lexique même du virtuel, ne pouvaient y songer tandis que les jésuites le pouvaient sans doute, ne rejetant quant à eux ni les images ni les anciennes conceptions de la vision. Ce furent alors les plus mathématiciens d'entre eux – tels Dechaies – qui purent réduire nouvellement « à néant la teneur ontologique du virtuel en l'assimilant à la fiction géométrique d'une intersection qui n'a pas lieu » (579). Autre exemple parmi de nombreux autres touchant à l'histoire des sciences : l'auteur décrit avec minutie comment Émilie du Châtelet emprunte le syntagme de «

vitesse virtuelle » introduit au départ par Jean Bernoulli pour, dans le cadre d'une reformulation qu'on peut dire dynamiste du principe d'équilibre de la mécanique, lui faire désigner non plus une « vitesse fictive » mais « un élément de vitesse infiniment petit bien réel » (558). Dans un tout autre contexte encore, l'auteur entend démontrer que l'inflation de l'adjectif virtuel en informatique provient historiquement d'abord de son emploi dans le syntagme « mémoire virtuelle » (760), puis, plus généralement, de sa capacité à désigner tout masquage d'information induit par le recours aux langages de programmation évolués et donc éloignés du langage machine. Il en serait de même aussi, par exemple, du syntagme, assez précoce également, de « machine virtuelle » (765), ce dernier désignant une machine en simulant une autre qui apparaît plus adaptée, plus simple ou simplement plus maniable. « Virtuel » signifie dans ce syntagme qu'il y a bien une machine réelle – d'où l'indéniable sentiment de présence sur lequel James Gibson avait insisté pour l'opposer à ce qu'on ressent en revanche face à une image virtuelle dans le miroir – doublée d'un impact également bien réel dans le monde physique ou encore dans notre perception. Simplement, ce n'est pas la machine que l'on croit à l'œuvre qui opère, mais une autre. Plus largement encore, les pratiques de simulation sur computer – jusqu'aux « images de synthèse » donc – auraient quant à elle retrouvé et développé, mais en quelque sorte en aval, ce phénomène de masquage généralisé de la fabrication d'image comme des processus qui la sous-tendent et, par-là, de simplification de l'interfaçage homme-machine. L'auteur reconnaît toutefois que cette pratique de simulation est celle dont on peut également dire qu'elle est dès le départ au cœur même de la machine universelle de Turing approchée qu'est tout computer numérique programmable contemporain (767).

L'histoire de la philosophie n'est pas en reste non plus, dans cet ouvrage, loin s'en faut. On y lit des pages très éclairantes, souvent originales – au moins pour le non spécialiste – sur Thomas d'Aquin, Duns Scot, Maine de Biran, Bergson ou encore Merleau-Ponty. Je retiens en particulier celles sur Suarez, celles sur Leibniz bien sûr, mais aussi, de manière plus inattendue, celles sur Rousseau (595-612). Ces dernières semblent par exemple résoudre nouvelle- ment le paradoxe de la « perfectibilité humaine » soulevé par maints commentateurs et cela grâce précisément au recours au syntagme de « faculté virtuelle », bien présent lui aussi dans le corpus, mais peu commenté jusqu'à présent. La nécessaire mise au point sur Deleuze, sur sa conception du bergsonisme et du virtuel, quoique brève quant à elle, est également éclairante. Dès lors que l'auteur termine son enquête sur le terrain des premiers usages en

psychologie et en informatique du syntagme « réalité virtuelle », avec la filiation Gibson – Sutherland – Lanier (727-738, 772-781), il ne rend volontairement pas compte de la littérature la plus contemporaine sur le virtuel en philosophie de l'esprit ou encore en histoire et philosophie des simulations, des jeux vidéo et des mondes virtuels. Mais cet ouvrage est désormais clairement un outil d'analyse historique, lexicale et conceptuelle irremplaçable pour tout chercheur dans ces domaines, comme plus largement en histoire de la philosophie et histoire des sciences. En fin de volume, un index rassemblant les syntagmes les plus représentatifs parmi ceux qui recourent au terme de virtuel est bienvenu et très utile (793-802). On peut seulement regretter l'absence d'un index des auteurs et des noms propres.

Franck Varenne – 21 août 2024